

du témoin ; mais le juge, qui venait au même moment de recevoir l'avis officie' de la capture opérée pendant la nuit, lui fit signe de se faire.

Salomon Sly, rappelé, avoua qu'il savait le nom de l'individu qui lui avait remis la liasse de faux billets et que cet individu n'était autre que M. Ralph Turner.

Toute plaidoirie était inutile.

Le jury entra dans la salle de ses délibérations et rapporta, au bout de quelques instants, un verdict unanime de *non coupable*.

Mille bras se tendirent à la fois pour serrer les mains de M. Robert Halt et le féliciter d'avoir si miraculeusement échappé aux embûches de ses ennemis.

Tous les yeux étaient fixés sur Joe qui venait de jouer un rôle si considérable et si inattendu et à l'habileté duquel M. Harrison venait de rendre un si éclatant témoignage.

Robert Halt, de son côté, n'avait point quitté du regard le banc où Mlle Marsy était assise à côté de la dame inconnue.

— M. Halt, dit Joe, qui était parvenu à fendre la foule et à se rapprocher de l'accusé rendu à la liberté, je crois que nous pouvons maintenant nous en aller.

Et il ajouta en souriant : « Vous aurez peut-être, cette après-midi, une visite à faire rue Dorchester à une jeune demoiselle qui vous a beaucoup aidé dans votre procès. Mais je vous prie de ne pas manquer de vous trouver à cinq heures, hôtel Windsor. Il s'agit d'une affaire qui ne souffre pas de retard. »

CHAPITRE XVIII

EXPLICATIONS INDISPENSABLES

Il nous faut maintenant retourner un peu en arrière, pour combler une lacune de notre récit.

On vient de voir, par le compte rendu du procès et de l'acquiescement de M. Robert Halt, que le programme dicté par Joe aux détectives s'était accompli de point en point.

Pendant la journée qui avait suivi leur dernier entretien, Joe n'avait pas cessé de surveiller le port. Grâce à Dieu, son attente n'avait pas été déçue. À la fin de l'après-midi, il avait vu apparaître la goélette mystérieuse.

Un matelot en était vivement descendu, et s'était dirigé vers le bureau de M. Turner.

De ce côté, Lafortune veillait. Il vit entrer le matelot dans le cabinet de l'avocat, et à sa sortie, il entendit, à travers la porte entr'ouverte, M. Ralph Turner qui lui disait : « *N'oubliez pas ma réponse pour le capitaine ; c'est convenu : qu'il n'attende à minuit.* »

Au lieu de se présenter lui-même chez M. Turner, l'homme aux cheveux roux lui donnait rendez-vous à bord de la goélette. Il était évident qu'il n'avait aucune envie de se montrer sur la terre ferme, avant d'avoir conféré avec M. Turner, sur la nature du péril que semblaient révéler, à la fois, son brusque départ télégraphique et l'étrange incident du gamin, qui lui avait si singulièrement faussé compagnie aux environs de Sorel.

Peut-être, ce soir-là, les contrefacteurs devaient-ils se trouver réunis, pour la dernière fois.

Joe courut avertir les détectives ; et il fut convenu qu'une escouade d'agents se tiendrait prête à agir, à onze heures et demie du soir. Le rendez-vous était fixé, dans une chambre dont Joe était devenu locataire, depuis une huitaine de jours, et qui donnait sur le quai, en face du lieu où la goélette était amarrée.

À minuit moins quelques minutes, nos hommes virent M. Turner traverser le quai. Un falot parut sur le pont de la goélette. Puis tout rentra dans l'obscurité.

L'heure décisive avait sonné.

Comme un grand capitaine, Joe distribua à chacun son rôle.

Il importait de ne pas donner l'éveil aux bandits.

Joe décida, sans hésiter, qu'il y avait lieu, pour lui, de prendre un quatrième bain. Il annonça qu'il avait résolu de pénétrer d'abord seul dans la goélette, en se hissant

sur le pont à l'aide de la chaîne de l'ancre. Pendant ce temps-là, les hommes de l'escouade se glisseraient, sans bruit, aux abords du bâtiment et attendraient son signal. Un mouchoir blanc, déployé en l'air, les avertirait du moment où ils pourraient pénétrer sans être vus. Un coup de revolver leur signalerait, en cas de péril, la nécessité d'une action immédiate.

Une fois à bord, l'escouade devait se diviser en trois groupes. Harrison et Parry, auxquels Joe avait minutieusement décrit la configuration intérieure du bâtiment, devaient se poster, chacun avec trois hommes, devant chacune des deux portes de la prétendue glacière. Trois autres hommes devaient se tenir sur le pont à la disposition de Joe.

On sait de reste qu'aborder la goélette à la nage était pour Joe un jeu d'enfant.

Peu de minutes après, un œil exercé aux ténèbres eut pu voir apparaître sur le pont de la *Marie-Anne* la tête du gamin.

Il jeta autour de lui un coup d'œil furtif et constata que le pont était vide.

Les contrefacteurs étaient à l'œuvre dans la cale.

Cependant, M. Turner et l'homme aux cheveux roux n'étaient point avec eux. Une lumière et un bruit de voix firent comprendre à Joe qu'ils s'étaient enfermés dans la cabine, où, sans doute ils avaient à se faire des communications d'un caractère confidentiel.

C'était un fâcheux contre-temps ; car Joe avait espéré que toute la bande serait réunie en même temps, dans l'atelier des faux billets ; et que la présence de M. Turner suffirait à constater contre lui le flagrant délit matériel.

Mais rien ne pressait.

Joe attendit patiemment, pendant près d'une heure et demie.

Au bout de ce temps, un falot parut sur le pont. L'entretien était sans doute terminé.

Qu'allait-il arriver ?

M. Turner allait-il prendre congé de l'homme aux cheveux roux ? Allait-il faire une dernière visite à la glacière ?

Joe attendit avec anxiété. Les deux hommes marchaient d'un pas régulier vers l'escalier qui conduisait à la cale ; et quelques secondes après, on entendit une porte se fermer.

La chance se prononçait, encore une fois, contre les bandits.

Le mouchoir fut hissé à la hâte.

Heureusement, les précautions étaient merveilleusement prises. En moins de deux minutes, la goélette était envahie et chacun était à son poste.

Alors, Joe se dirigea vers la porte par laquelle M. Turner et l'homme aux cheveux roux venaient d'entrer, quelques instants auparavant. Il frappa résolument un premier coup, puis un second et comme personne ne répondait « Ouvrez au nom de la loi, cria-t-il d'une voix stridente, sinon nous allons défoncer la porte. »

Au même moment deux coups de marteau frappés par les agents s'abattirent sur la porte. Les coups redoublèrent et un bruit significatif indiqua que la porte ne tarderait pas à céder.

Mais Joe, laissant les agents à leur besogne, était précipitamment remonté sur le pont et se dirigeait en courant du côté de la seconde ouverture de la cachette. Devant cette ouverture, Harrison attendait silencieusement, avec trois hommes.

Cette fois encore, les prévisions de Joe ne l'avaient pas trompé.

Les bandits, n'ayant entendu frapper qu'à l'une des deux portes, pensèrent naturellement que l'autre était restée libre. C'était d'ailleurs la seule issue par laquelle ils pussent tenter de s'échapper.

Bientôt cette porte fut entrebâillée, sans bruit, de l'intérieur de l'atelier. Puis, comme si celui qui venait de l'entr'ouvrir eût hésité à s'aventurer au dehors ou aperçu quelque ombre suspecte, il tenta de la refermer.

Mais, plus rapide que l'éclair, Harrison avait glissé entre la cloison et la porte entr'ouverte un corps solide et faisant levier.

Les contrefacteurs étaient pris, comme dans une souricière !